

LE JARDI- NAGE

TERREAU D'APAISEMENT

À l'hôpital psychiatrique Henri-Laborit de Poitiers, un jardin thérapeutique est le lieu de petits bonheurs quotidiens dans le service de gériopsychiatrie.

Des liens humains y poussent entre fleurs et légumes, et bien d'autres choses encore...

Regardez le monsieur avec la veste jaune : il est en dépression et il ne fait jamais rien à l'intérieur, mais là il s'est mis à balayer, fait remarquer Dr Rolande Bouquet. La dame en vert s'investit, elle aussi, alors qu'elle est plutôt angoissée. Mme C. est très phobique et là, on peut voir qu'elle est détendue. » Les baies vitrées de la salle à manger du pavillon Cousin donnent directement sur le jardin thérapeutique et offrent un poste d'observation privilégié à Rolande Bouquet, chef du service de gériopsychiatrie de l'hôpital psychiatrique Henri-Laborit de Poitiers – 14 000 patients par an dont 2 500 hospitalisations annuelles –, et aux membres de son équipe. On peut voir comment les patients interagissent, ou même s'éveillent à la vie tant certains deviennent actifs à l'extérieur. Ces derniers, âgés de plus de 75 ans, présentent schizophrénie, bipolarité et pathologies liées à la vieillesse. La dépression, des troubles du comportement parfois liés à une maladie neurodégénérative, mais aussi des tentatives de suicide sont une cause fréquente d'hospitalisation, le pic survenant à la sortie de l'hiver et au moment des vacances scolaires. « C'est un prolongement du service », poursuit Rolande Bouquet en désignant le jardin thérapeutique. Une pièce en plus, avec le ciel en guise de toit. En psychiatrie, jardiner est un outil de médiation classique. « La première expérience s'est faite avec un lopin de terre que nous prêtait Emmaüs, se souvient le chef de service. Il y a eu un atelier jardin dans les années 1980, cela faisait même partie des prescriptions. C'était aussi occupa-

tionnel, car le travail s'effectuait avec les jardiniers de l'hôpital. Puis la tradition s'est perdue dans les années 2000. » La faute à un manque de personnel volontaire. Pourtant le lieu semble fait pour ça. Les pavillons de psychiatrie ont été édifiés dans les années 1950 sur des terres agricoles dont il reste de vastes espaces verts et de grands arbres. Mais il aura fallu attendre 2007 et l'ouverture de la gériopsychiatrie dans un bâtiment fraîchement rénové, avec un terrain clos, pour réintroduire tomates, patates et choux. Au printemps, le rosier y embaume et la fontaine chante. Ici, on peut manger ce que l'on produit et tout est bio. L'atelier jardinage possède la richesse d'ouvrir sur d'autres activités, comme la cuisine, et de créer une dynamique collective quand il faut peindre la cabane du jardin.

« LES PATIENTS S'AUTORISENT DAVANTAGE À PRENDRE L'INITIATIVE »

Georges, silencieux, est assis, sécateur à la main, très occupé à tailler des tiges d'osier pour palisser des pieds de framboisiers. Il travaille sous l'œil attentif de Véronique Paillou, assistante sociale du service et cheville ouvrière du jardin. Passionnée de jardinage, c'est elle qui a relancé l'usage des lieux avec une collègue infirmière, Christelle Douady. Leur projet de jardin thérapeutique a fédéré l'équipe soignante et reçu le soutien financier de la Fondation Hôpitaux de Paris-Hôpitaux de France et celui de l'hôpital Henri-Laborit. De quoi acheter tables, fauteuils, parasol, et organiser une fête pour l'inauguration

en juin 2017. Une fois Christelle partie sous d'autres latitudes, Véronique Paillou a suivi deux courtes formations auprès des Jardins de Chaumont-sur-Loire avec une auxiliaire de service hospitalier, Marie Maia da Costa, pour acquérir des connaissances – travail de l'osier par exemple – et revenir avec plein d'idées. Sur le plan médical, la fréquentation du jardin ne parvient toutefois pas à changer les prescriptions. « La réduction de l'anxiété est visible à court terme, mais pas dans la durée, car cela repose sur une pathologie, prévient le chef de service. Les patients se détendent au moment de l'atelier, mais leur anxiété revient quand ils rentrent. » Si jardiner ne soigne pas, l'activité possède d'autres atouts. Elle apaise les agités et procure une ambiance de travail de qualité pour le personnel. C'est un révélateur de l'état de confusion et des troubles passés inaperçus en entretien, qui peuvent apparaître au grand jour quand les patients butent sur leur incapacité à mener une action précise. Autant d'observations qui sont ensuite consignées dans leur dossier médical. Jardiner aide aussi à lâcher prise. « Les patients s'autorisent davantage à prendre l'initiative. Je pensais que ce serait lourd à gérer, mais je suis étonnée de voir qu'ils font par eux-mêmes », témoigne Véronique Paillou. C'est également une activité créatrice de liens sociaux. Patients et soignants sont – presque – à égalité les mains dans la terre : ils sortent des postures créées par la fonction et le cadre formel des entretiens. Chacun apprend de l'autre sur les plantes, les graines, et le dialogue qui

s'installe nourrit l'analyse des professionnels. « Cela me permet de percevoir la ressource des personnes et d'évaluer leur capacité à rebondir, ce qui est cohérent avec mon travail puisque je prépare leur sortie et la prise en charge au domicile, commente Véronique Paillou. Je fais alliance avec eux et j'en apprend plus sur eux. On passe de bons moments, on sympathise, ça lève les barrières. » Les odeurs des plantes aromatiques et les gestes effectués ravivent souvent la mémoire de certains malades d'origine rurale, qui se confient plus spontanément ou n'hésitent pas à rabrouer Véronique Paillou s'ils jugent qu'elle s'y prend mal avec son pied de patate ! Pour être un succès, ce genre de projet a besoin d'un minimum de formation et surtout d'être formalisé. « Il faut officialiser ce temps qui doit être repéré et identifié comme un temps d'activité de soin », conseille Rolande Bouquet. La continuité est l'autre facteur-clé et exige des personnes de référence qui seront comme un fil rouge dans le service. C'est aussi pour cela que la vie du jardin est consignée dans un grand cahier avec photos et documents par ceux qui l'animent. Un deuxième tome de cette mémoire vivante est déjà en cours et les projets ne manquent pas. ■

A. R.

POUR ALLER PLUS LOIN

www.ch-laborit.fr

